

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Habiter la ville Antillo-Guyanaise (XVII^e-XXI^e siècle). Essai d'approche pluridisciplinaire, Dominique Rogers et Boris Lesueur (dir.), Paris, L'Harmattan, 2020, coll. « Études/Antilles », 254 p.

Sylvie Lafrenière

Volume 17, numéro 1, novembre 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1086023ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1086023ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafrenière, S. (2021). Compte rendu de [*Habiter la ville Antillo-Guyanaise (XVII^e-XXI^e siècle). Essai d'approche pluridisciplinaire*, Dominique Rogers et Boris Lesueur (dir.), Paris, L'Harmattan, 2020, coll. « Études/Antilles », 254 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 17(1), 247–252.
<https://doi.org/10.7202/1086023ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Habiter la ville Antillo-Guyanaise (XVII^e-XXI^e siècle). Essai d'approche pluridisciplinaire

Dominique Rogers et Boris Lesueur (dir.), Paris, L'Harmattan, 2020, coll. « Études/Antilles », 254 p.

PAR SYLVIE LAFRENIÈRE

Vancouver Island University, Nanaimo,
Colombie-Britannique, Canada

Cet ouvrage collectif contient une sélection de textes présentées dans le cadre de séminaires et de journées d'études organisés par le laboratoire AIHP-Géode de l'université des Antilles, entre 2015 et 2016. Neuf textes de douze auteurs, en plus d'une préface de Denis Martouzet et une introduction générale des directeurs, Dominique Rogers et Boris Lesueur, y sont réunis pour représenter « la diversité des thématiques développées dans le cadre du projet de recherches pluridisciplinaires intitulé *Les territoires de la ville, de l'Archipel des Antilles aux plateaux des Guyanes : Espaces, sociétés et relations, XVIII^e-XXI^e siècle* » (p. 7). L'ouvrage est organisé selon trois sections :

- Inventer une société nouvelle : sociologie de l'espace urbain antillais ;
- Vivre l'espace urbain : découverte et appropriation d'un nouveau monde ;
- Réinventer la ville des Antilles : vers un nouvel urbanisme.

Dans l'introduction générale, Rogers et Lesueur présentent la question qui guide l'ouvrage : comment habite-t-on la ville aux Antilles et dans les Guyanes ? Ils proposent, en guise d'hypothèse, la réponse suivante : « la ville est antillaise ou guyanaise car elle se définit [...] davantage par ses habitants que par son

urbanisme » (p. 21). Les textes sélectionnés pour cet ouvrage servent au développement de cette hypothèse et présentent au lecteur une vision de la ville antillo-guyannaise construite à travers les contextes historiques, migratoires et agricoles ; selon le paysage sonore, la cueillette urbaine et l'hygiénisme ; à travers l'architecture, l'archéologie et le développement de l'industrie pétrolière. Le tout, ensemble, peint une image multidisciplinaire qui exemplifie la relation entre diverses disciplines. Les textes occasionnent une mise en contexte de la réalité de ces sociétés à travers les siècles et créent en mosaïque une expérience qui permet au lecteur de visiter par procuration les jardins du Mont Mahuri et de marcher les rues de Port-au-Prince et de Fort-de-France à travers les siècles.

Première partie – Inventer une société nouvelle : sociologie de l'espace urbain antillais

Dans la première partie, le lecteur trouvera une analyse des histoires militaire et communiste de la région, ainsi qu'une présentation de l'agriculture périurbaine et de son lien à l'immigration.

Boris Lesueur, dans le premier chapitre, développe une perspective historique qui démontre l'influence militaire sur le développement de la colonie et l'impact de la présence militaire sur la ville. Les garnisons étaient présentes, les soldats « libres de leur temps dans la ville, notamment pour travailler » (p. 43). L'auteur rend-compte de la préoccupation militaire dans la formation des villes et propose un « urbanisme militaire » pour comprendre les villes telle qu'elles existent au XXI^e siècle.

Au deuxième chapitre, Marianne Palisse présente les résultats de son étude ethnographique auprès de migrants haïtiens, agriculteurs sur des terres du Mont Mahuri. En examinant le lien entre la pratique d'agriculture semi-clandestine et le statut de migrant, Palisse constate que les jardins du Mont qui jouent un « rôle essentiel dans l'insertion spatiale, économique et sociale [...] sont [aussi] l'objet de vives polémiques lors desquelles

s'exprime parfois une stigmatisation de la population haïtienne » (p. 78).

Micheline Marlin-Godier signe le troisième chapitre et y présente la montée et la chute de la gestion communiste à Fort-de-France. Elle présente les intentions du parti communiste ainsi que ses liens à la France et à l'Europe après la Seconde Guerre, entre 1945 et 1956. À travers une révision des grands domaines d'action au niveau municipal, l'auteur propose que le parti communiste de Fort-de-France cherchait à agir au profit des plus pauvres et voulait régler – ou du moins gérer – la crise de logement qui existe après la guerre. Il tente de plus de soutenir l'enfance et l'éducation et de promouvoir l'hygiène et l'assainissement de la ville.

Deuxième partie – Vivre l'espace urbain : découverte et appropriation d'un nouveau monde

La deuxième partie du livre présente des problématiques spécifiques aux espaces et au territoire antillo-guyannais. Le lecteur y trouvera l'application de plusieurs disciplines qui servent à créer une image des mouvements de la ville, des habitants qui définissent la ville selon leurs besoins, et de la ville elle-même, « sans cesse réinventée par sa population » (p. 20).

Au premier chapitre de la deuxième partie, Bernard Camier décrit le paysage sonore – ou le rythme social – au XVIII^e siècle. Dans cet image acoustique, l'auteur inclut les phénomènes naturels et l'activité humaine : armé, cloches, tambours, musiques et divertissements, fêtes religieuses, carnivals. Le paysage sonore est le résultat d'une histoire urbaine unique : comme dans toute autre ville, il « parle » aux habitants et aux nouveaux arrivants (p. 120). L'auteur inclut dans son analyse une perspective sociologique et fait état de l'importance du pouvoir : « Investir l'espace sonore n'est pas anodin, et toute présence importante dans cet espace est l'indice d'un pouvoir » (p. 118).

Au chapitre suivant, Marc-Alexandre Tareau, Jérôme Fozzani, Guillaume Odonne et Marianne Palisse présentent les résultats d'une étude ethnobotanique : la cueillette de plantes médicinales

en milieu urbain est examinée de près (p. 146). Les auteurs nous présentent comment une « pharmacie végétale à ciel ouvert » (p. 147) devient la place de l'interculturalité de la société guyanaise. « L'accès aux plantes acquiert [...] une valeur symbolique importante, puisqu'elle permet à chacun de continuer à s'inscrire dans des traditions culturelles qui lui sont propres, dans des stratégies de soins particulières, voire d'obtenir une certaine reconnaissance sociale liée à la connaissance de ce patrimoine » (p. 141).

Le dernier chapitre de la deuxième partie, signé Jacques Dumont, examine les liens entre ville et santé, et présente le développement de l'hygiénisme au XX^e siècle. Le lecteur y trouvera une description des différentes façons dont la population vit avec l'espace urbain. Le chapitre présente « la lente constitution d'un service de santé publique aux Antilles » (p. 151) et ensuite les dimensions de son déploiement par la nature, l'éducation physique et l'aménagement de l'espace urbain : la maladie vient à être perçue comme un événement prévisible. Dumont rend explicite « l'idée de l'hygiène associée à l'éducation et déterminée par elle » (p. 154) et comment la prise en charge de la question sanitaire « est une question véritablement politique » (p. 156).

Troisième partie – Réinventer la ville des Antilles : vers un nouvel urbanisme

Dans le premier chapitre de la troisième et dernière partie du livre, Annie Bolle et Jeanne Cazassus-Bérard proposent un « dialogue entre archéologie et histoire » (p. 172) et présentent « de nouvelles perspectives de recherche sur la genèse et l'évolution de [l'Allée Pécol-rue Montnoël et de Saint-Pierre en général] » (p. 194). Les auteurs cherchent à témoigner de la vie des occupants des terres examinées et proposent ainsi la reconstitution du quotidien à travers l'archéologie.

Roméo Terral, dans le deuxième chapitre de la troisième section, présente l'introduction de l'Architecture moderne et internationale dans les villes « afin de connaître les acteurs qui ont favorisé leur diffusion » (p. 198). Il explique comment « les

conditions historiques, climatiques et sociales aux Antilles ont façonné une architecture moderne spécifique qui emprunte des éléments de l'architecture coloniale ou vernaculaire pour s'adapter aux contraintes du milieu naturel » (p. 200). Il explique, par exemple, que le modernisme et son utilisation du béton s'imposent en réponse aux dévastations naturelles. L'auteur ajoute des éléments sociologiques à son analyse et rejoint les préoccupations au sujet de l'hygiénisme discutées dans un chapitre précédent et soulève des différences de classes évidentes dans l'architecture (p. 210).

Le dernier chapitre, d'Anne Péné-Annette, propose une analyse chronologique, historique et sociale du développement d'une ville pétrolière au Venezuela, soit Barcelona-Puerto La Cruz. L'auteur distingue trois phases de développement : le début de l'industrie pétrolière dans les années 1940 ; la formation de la conurbation lors des années 1960 jusqu'aux années 1990 ; et l'ébauche de la métropolisation, jusqu'aux années 2010 (p. 218). De l'influence militaire sur le développement de la ville, on passe à l'influence du pétrole et du tourisme, à l'appât du gain dans les villes antillaises. Le lecteur trouvera dans ce chapitre un résumé concis de nombreux éléments ayant influencé le développement de cette région et de leurs effets sociaux. De l'implantation de campements pétroliers – sur les terres des Indiens Guaïqueries – aux dynamiques résidentielles qui sont « encore en grande partie liées à l'industrie pétrolière » (p. 232), dans une quinzaine de page, Péné-Annette passe en revue près de 100 ans d'histoire.

L'ouvrage au complet est un dialogue entre plusieurs domaines de recherche qui, ensemble, créent une mosaïque de la ville antillaise vivante et bruyante placée aux frontières de l'urbain et du rural. Le lecteur y retrouve une belle image de la fondation de la société antillo-guyanaise qui donne un certain aperçu de la vie actuelle dans la région. À travers chacun des textes, on voit comment les individus « interagissaient, se mouvaient, cherchaient à travailler et à se distraire, vivaient, aimaient et mouraient, c'est-à-dire qu'ils formaient une société » (p. 55). Le développement du tissu social est explicité sur ces pages avec

tous les bruits, les couleurs, les plantes, les quartiers, les bâtiments qui ont pu y exister.

Il faut mentionner les quelques plans et cartes qui sont difficiles à lire, soit que la couleur manque, soit que le détail est perdu. Aussi, par moment, les détails techniques reliés à la discipline propre au chapitre peuvent rendre la lecture – pour les non-initiés – un peu ardue. Mais c'est aussi ce qui fait la beauté du livre : chaque chapitre est dédié à une discipline ce qui permet, à travers l'ouvrage, de mettre en relation la création du tissu social selon une perspective interdisciplinaire.